

GEORGES BLONDEL

---

LA SITUATION  
DE L'ALLEMAGNE

DÉCEPTIONS ET DIFFICULTÉS

---

Extrait de *LA RÉFORME SOCIALE*

(OCTOBRE 1915)

---

PARIS

AU SÉCRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE SOCIALE

54, RUE DE SEINE. PARIS (VI<sup>e</sup>)

---

1915

1870

THE  
LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY  
AT HARVARD UNIVERSITY  
72 DIVISION STREET  
CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS

RECEIVED  
JAN 10 1870

1870

1870

RECEIVED  
JAN 10 1870

1870

1870

# LA SITUATION DE L'ALLEMAGNE

## DÉCEPTIONS ET DIFFICULTÉS

---

**La situation militaire.** — Dans le formidable conflit qui met aux prises toutes les grandes nations de l'Europe, ce sont naturellement les préoccupations d'ordre militaire qui fixent d'abord l'attention. Une première constatation s'impose. Le plan de campagne, grâce auquel nos ennemis, avant le début des hostilités, croyaient nous écraser, a échoué. Les Allemands comptaient, en violant le territoire de la Belgique, vaincre d'abord la France qu'ils savaient mal préparée, et se retourner ensuite contre la Russie, dont ils escomptaient les insuffisances et les lenteurs. Leurs diplomates et leurs espions leur avaient fait espérer le concours de complications favorables. Ils croyaient la France désagrégée par la politique, profondément minée par l'action des pacifistes et des antimilitaristes, incapable de cohésion et de sérieuse résistance. Ils ne supposaient pas qu'un petit pays comme la Belgique aurait l'audace de défendre son honneur. Ils étaient persuadés que l'Angleterre paralysée par la question irlandaise, par les grandes grèves qui venaient d'éclater, et par le mouvement des suffragettes, ne pourrait jouer aucun rôle. L'enthousiasme dont les Français ont fait preuve au moment de la mobilisation les a surpris et ils ne pensaient pas que l'armée belge pût infliger à la ruée formidable de leurs troupes un retard aussi sensible.

Dès le 15 septembre 1914, la victoire de la Marne en brisant leur offensive les forçait à envisager une situation très différente de celle qu'ils avaient prévue. Pendant quelque temps encore ils se sont efforcés de persévérer dans leur plan primitif. Ils ont fait un gros effort pour bousculer l'aile gauche des Alliés, et ont lancé contre elle leurs meilleures troupes. Ils ont subi des pertes énormes.

S'ils n'ont pas réussi dans leur tentative, ils ont du moins profité de la nécessité où nous nous trouvions de remettre de l'ordre dans nos armées après les premiers mois de lutte, de fabriquer le matériel, et surtout l'artillerie lourde, qui nous faisait défaut, de nous adapter en un mot au nouveau genre de guerre qui nous était imposé. Le développement de leur industrie, le puissant outillage de leurs usines, l'aide précieuse que leur ont fourni les compatriotes fixés à l'étranger leur ont

permis de soutenir la lutte avec une apparence de succès. Ils sont même parvenus à faire croire à la plupart des neutres, comme aux populations de l'Allemagne elle-même, qu'ils étaient « invincibles ».

A la fin du mois d'avril, constatant qu'ils ne pouvaient percer nos lignes, mais voyant aussi que nous n'avions pas les moyens nécessaires pour prendre une offensive générale, ils enlevèrent du front occidental 500.000 hommes qui furent transportés sur le front oriental et répartis entre les différents corps d'armée autrichiens qui avaient été fortement éprouvés. Appuyés par une formidable artillerie, les Austro-Allemands se jetèrent sur l'armée russe avec une telle violence que celle-ci, insuffisamment pourvue de canons et de munitions, ne put résister. On espérait remporter une victoire décisive et contraindre la Russie à implorer la paix. L'armée victorieuse eût été alors transportée sur le théâtre occidental afin d'écraser les armées anglo-françaises avant que leur approvisionnement en munitions fût suffisant. Nous savons par des lettres trouvées sur les prisonniers qu'on chercha, par l'annonce de ce plan séduisant, à agir sur le moral des populations. Les armées russes, obligées de céder sous une pression formidable, ont reculé pas à pas, faisant par de vigoureuses contre-attaques payer cher à l'ennemi des progrès qui n'ont pas eu finalement de bien graves conséquences. L'armée russe n'a pas été vaincue, elle a conservé toute sa valeur combattive. Elle reçoit du Japon des canons, des fusils, des munitions, du drap, du cuir et des explosifs. Les pertes qu'elle a infligées aux armées austro-allemandes depuis le mois de mai dépassent probablement un million d'hommes. Elle a déjà sur quelques points repris l'offensive et reconquis une partie du terrain qu'elle avait perdu. Elle pourrait d'ailleurs reculer encore sans que la situation générale soit beaucoup modifiée. La progression des armées austro-allemandes est forcément arrêtée par le retour de la mauvaise saison. La pluie a transformé en marécages la plus grande partie du terrain où, pour avancer, il faudrait se battre. Les journaux allemands qui avaient publié des cartes du front russe représentant les armées de Hindenburg et de Mackensen comme les mâchoires d'une sorte de tenaille qui devait se fermer sur les Russes sont obligés de reconnaître que leurs espérances ne se sont nullement réalisées. Avec une armée comme l'armée russe, écrivait naguère la *Gazette de Francfort*, il n'y a pas de Sedan possible. C'est en vain, ajoutait un autre journal, que les ingénieurs allemands consolident au moyen de poutres les chemins défoncés. Les automobiles ne peuvent plus avancer, et le ravitaillement est très difficile. L'Allemagne ne peut maintenant continuer une offensive qui lui coûterait trop cher. Elle ne doit pas s'exposer à une catastrophe. Le recul des Russes prolongera peut-être la durée de la guerre. Il est manifeste que l'Allemagne ne pourra continuer l'offen-

sive sur un front de plus de 1.000 kilomètres contre un adversaire dont les ressources en hommes sont presque illimitées, dont le ravitaillement en munitions se fait mieux tous les jours.

Sur le front occidental la situation des armées allemandes est bien plus mauvaise. La France, malgré les pertes qu'elle a subies, a maintenant une armée plus nombreuse et plus aguerrie qu'au début des hostilités. Cette armée est largement pourvue d'un matériel qui s'accroît sans cesse. L'Angleterre a transporté peu à peu sur le continent la plus grande partie des contingents qu'elle a levés. Ses colonies fournissent en outre un appoint considérable. L'Allemagne a dépassé, au contraire, le point culminant de son effort. On voit apparaître sur le front des hommes auxquels on n'eût jamais songé autrefois à confier des armes : des infirmes, des blessés mal guéris ou mutilés, des réformés qu'on a repris malgré leur état de faiblesse, et aussi une partie des employés des grandes administrations comme celle des chemins de fer. Quant aux jeunes classes, elles sont considérablement réduites par les engagements nombreux qu'avait suscités l'enthousiasme du début (1).

La résistance d'une nation, quelle qu'elle soit, ne peut être illimitée. Il est de toute impossibilité qu'un pays puisse utiliser pour sa défense nationale plus d'un septième de sa population, ce qui correspond pour l'Empire allemand à un chiffre un peu supérieur à 9 millions d'individus ; l'Allemagne en a déjà plus de trois hors de combat. Les évaluations les plus modérées permettent de croire que ses pertes mensuelles dépassent en moyenne 250.000 hommes. On pourrait mathématiquement calculer le moment où l'Allemagne, qui s'use aujourd'hui sur trois fronts sera à bout de forces, et obligée de déposer les armes.

Ce n'est ni la guerre sous-marine, ni la guerre aérienne, qui pourront lui assurer la victoire. La guerre sous-marine a sans doute permis au gouvernement impérial d'intimider les neutres, elle ne lui a pas donné, tant s'en faut, la supériorité sur les mers.

L'Allemagne s'est décidée à entreprendre une véritable guerre de pirates, qui a contribué à la placer en marge de la civilisation, elle a perdu peu à peu la plus grande partie de ses sous-marins (une cinquantaine au moins). Elle en construit de nouveaux, c'est vrai, mais elle ne retrouvera pas le personnel technique qui est indispensable et qui ne se remplace pas aisément. Quant à la marine proprement dite, elle reste enfermée dans les ports, et n'ose pas se montrer.

Pour ce qui est de l'aviation, l'infériorité de l'Allemagne est encore plus manifeste. Ses avions lui ont rendu au début de la guerre quelques

(1) Une circulaire secrète a prescrit aux autorités le recensement préparatoire des hommes de 46 à 50 ans.

services. Elle a fait beaucoup de bruit, beaucoup de bluff surtout, avec ses fameux Zeppelins. Les résultats obtenus au point de vue stratégique ont été minimes.

On peut dire aujourd'hui que chaque jour qui se passe est un avantage pour les Alliés, une cause d'affaiblissement pour leurs ennemis. L'Allemagne ne peut échapper au sort qui l'attend.

**La situation politique.** — Tous ceux qui étudiaient avant la guerre la politique intérieure de l'Allemagne constataient qu'elle était aux prises avec de grosses difficultés. Un profond désaccord semblait exister entre les différents partis, la poussée socialiste s'accroissait, le gouvernement impérial était de tous côtés l'objet de vives critiques (1). Les embarras intérieurs de l'Allemagne ont été certainement l'une des causes de la guerre actuelle. Celle-ci doit être considérée, dans une large mesure, comme un dérivatif aux inquiétudes que la poussée socialiste inspirait aux conservateurs et aux libéraux.

« La guerre actuelle, écrivait dernièrement la *Kreuzzeitung*, le principal journal des hobereaux, nous était nécessaire. Elle sauvera la noble se que menaçait une poussée démocratique absurde, elle sauvera le militarisme qui est indissolublement uni à notre civilisation (2). Elle ruinera à jamais ces courants de pacifisme et d'internationalisme qui commençaient à devenir déplorable. Elle rendra à l'aristocratie allemande sa puissance et son ancienne autorité. C'est par elle que l'esprit prussien vivifiera l'Allemagne ».

Il est certain que la guerre a fait évanouir, au moins momentanément, le péril socialiste. Comme on l'a fait justement observer, l'Allemagne avait deux socialismes. Il y avait le socialisme pacifiste, « socialisme pour l'exportation », destiné à tromper les autres peuples ; mais il y avait aussi le socialisme militariste et impérialiste « pour l'usage interne » qui était un instrument de conquête pangermaniste, une arme d'avant-guerre. De ces deux courants nous voyons aujourd'hui quel était le plus fort. Les socialistes allemands se sont associés à tous les forfaits de l'armée, ils n'ont pas eu un mot de blâme pour ceux qui ont commandé les

(1) V. mon livre sur les *Embarras de l'Allemagne*, 6<sup>e</sup> édition, 1913.

(2) J'avais relevé des observations du même genre dans plusieurs journaux, après le fameux incident de Saverne. La *Tägliche Rundschau* constatant alors des divergences d'appréciation qui lui semblaient inquiétantes n'hésitait pas à écrire : « C'est dans une politique extérieure plus énergique et plus fructueuse que nous devons chercher la diversion nécessaire ». Les déclarations qui ont été faites, le 14 juillet 1914, au marquis Garroni, ambassadeur d'Italie à Constantinople, par le baron de Wangenheim, ambassadeur d'Allemagne (déclaration dont l'importance a été mise en lumière dans le récent discours de M. Barzilai), achèveront de convaincre tous ceux qui étaient encore tentés de se demander sur qui retombe véritablement la responsabilité de la guerre.

pires abominations (1). Ils déclarent eux-mêmes qu'ils entendent collaborer avec cette bourgeoisie dont ils ont pourtant dit autrefois tant de mal. Ils parlent encore dans leurs réunions du droit pour les peuples de disposer d'eux-mêmes, mais à condition que l'intérêt de l'Allemagne ne soit pas en cause. Et s'ils acceptent par exemple que la Belgique revive, c'est à condition qu'elle soit placée dans la dépendance « politique et économique » de l'Empire allemand. Les socialistes d'outre-Rhin sont Allemands avant tout. La poussée impérialiste les a entraînés comme les autres.

Il est toutelois permis de supposer, en voyant s'accroître certaines doléances, que ceux qui se sont inclinés docilement devant la force commenceront à récriminer le jour où l'Allemagne ne sera pas la plus forte. Ils se retourneront peut-être un jour contre ceux qui les auront conduits à la défaite. La diminution des allocations aux familles des mobilisés a déjà provoqué bien des plaintes, et on ne manque pas de faire remarquer que ce sont les pauvres gens qui souffrent le plus. Nous devons constater en tout cas que de la soi-disant fraternité universelle des travailleurs, il reste peu de chose. De la conférence qui a eu lieu à Zimmerwald, près de Berne, du 5 au 8 septembre dernier, il résulte que le bureau socialiste international n'a plus qu'une ombre d'existence. Les tentatives qui ont été faites pour rétablir quelques relations ont complètement échoué.

La politique extérieure de l'Allemagne est curieuse à étudier. La neutralité de la Hollande, des pays Scandinaves et de la Suisse, celle aussi des États-Unis, ont pour l'Allemagne une importance capitale. Elle agit surtout par intimidation. Elle a mis largement en pratique le conseil que lui donnait un jour M. de Bülow : « Quand on n'est pas sûr de se faire aimer, il faut se faire craindre. » Sa diplomatie use de la manière forte, elle brandit le glaive teuton et ne se préoccupe guère du droit. Pour les Allemands, le droit et la force c'est *politiquement* la même chose (2).

A la manière forte elle cherche cependant à joindre la manière persuasive. Elle inonde les autres pays de brochures et de journaux où la vérité est odieusement défigurée. Elle est ainsi parvenue à intoxiquer des peuples qui avaient de grandes sympathies pour la France. Il ne faut pas oublier au surplus quelle avait pris dans la vie économique de ces peuples une place considérable. Ils se demandent forcément aujourd'hui quelles conséquences aura pour eux cette guerre épouvantable

(1) Quelques protestations se sont élevées, il est vrai. Elles ne doivent pas nous faire illusion. Elles s'expliquent uniquement par l'insuccès de nos ennemis. Si l'armée allemande avait été victorieuse, les socialistes seraient tous aujourd'hui les adorateurs et peut-être les apôtres du pangermanisme triomphant.

(2) Entre les États, écrit Lasson, il n'y a qu'une sorte de droit, le droit du plus fort. Un État ne peut commettre de crime. Remplir ses engagements n'est pas pour un État une question de droit, mais une question d'intérêt.

dans laquelle on comprend qu'ils ne désirent pas s'engager. Ils craignent que l'hostilité qu'ils témoigneraient à l'Allemagne ne compromette leur avenir.

N'oublions pas non plus que l'Allemagne est fortement aidée dans tout les pays du monde par le grand nombre d'Allemands qui y sont répandus et par le subtil travail d'avant-guerre auquel elle s'est livrée depuis quelques années. La diplomatie allemande s'appuie sur une foule d'agents et d'espions qui lui coûtent cher, mais lui rendent beaucoup de services.

Ainsi en dépit des craintes que les doctrines pangermanistes devraient inspirer à la Hollande et à la Suisse, l'Allemagne trouve dans ces pays de précieux auxiliaires (1). Elle a su aviver très adroitement la vieille rancune de la Suède contre la Russie. Elle cherche à terroriser le Danemark qui cependant a eu tant à se plaindre d'elle.

Elle a organisé en Espagne une propagande inouïe. M. Louis Arnould a fort bien montré les raisons historiques, psychologiques et doctrinales qui nous ont rendus suspects aux Espagnols (2). Les Allemands ont adroitement formulé contre nous les accusations les plus invraisemblables et perfidement exploité les griefs antifrçais auxquels les classes dirigeantes de l'Espagne s'attachent obstinément.

C'est surtout dans la péninsule balkanique qu'elle a trouvé un terrain d'action favorable. Toute la politique bulgare est dominée par le désir d'obtenir la révision du traité de Bucarest. Comment les Bulgares seraient-ils insensibles aux promesses de ceux qui leur font espérer la Macédoine et une partie de l'Albanie, Salonique et Cavalla, qui déjà ont obtenu des Turcs la cession du territoire ardemment convoité sur la rive droite de la Maritza, qui déclarent que la Bulgarie doit être la grande puissance balkanique sous la bienfaisante direction de l'Allemagne ? L'Allemand, qui est lui-même si rancuneux, est parvenu à attiser les rancunes des Bulgares. Il est arrivé à leur faire croire que les concessions dont parlent les Serbes ou les Grecs sont absolument insuffisantes. Bien que la plupart des Bulgares conservent un sentiment de gratitude pour les Russes auxquels ils doivent tant, ils en sont cependant venus à croire qu'ils obtiendront plus aisément de l'Allemagne que de la Quadruple Entente les compensations qu'ils désirent. Ferdinand a vendu la Bulgarie à Guillaume. Elle n'est plus qu'un satellite évoluant dans

(1) V. mon livre sur la *Doctrine pangermaniste*, Paris (Chapelot), 1915. Un géographe distingué, le professeur Wiedenfeld, vient d'exposer dans les *Süd-deutsche Monatshefte* que le Rhin étant un fleuve allemand, Rotterdam devait de toute nécessité appartenir à l'Allemagne.

(2) *Le Duel franco-allemand en Espagne* (Bloud), 1915. Cf. le remarquable article paru dans le *Correspondant* du 10 octobre 1913, p. 3.



orbite de l'Allemagne déjà maîtresse de Constantinople (1). Mais comment les Bulgares, en voyant sous quelle férule est aujourd'hui courbé le peuple turc, pourraient-ils voir sans appréhension la mainmise des Allemands sur leur pays?

La diplomatie allemande a été aussi très active aux Etats-Unis. Les torpillages devant lesquels le gouvernement impérial n'a pas hésité, avaient posé le problème des règles de la guerre sur mer dans toute son ampleur. L'Allemagne a voulu ne considérer dans chacun des faits qui se sont produits que des cas particuliers. Elle a élucidé la question de savoir si la manière dont elle fait la guerre est autorisée par les principes du droit des gens. Elle veut triompher par tous les moyens, et ne se soucie ni des règles du droit des gens, ni des lois de l'humanité. Elle n'a pas le moindre désir de renoncer, si elle croit y trouver quelque profit, à des pratiques odieuses. Elle consentira, pour faire illusion, à payer quelques indemnités « pour la perte de vies américaines ». Il faudrait être bien naïf pour s'imaginer qu'elle a le ferme propos de ne plus couler les paquebots sans avertissement et sans avoir assuré le sauvetage des passagers.

Les Américains doivent être fixés au surplus sur la manière dont les agents de l'Allemagne et de l'Autriche ont cherché à organiser les grèves et les sabotages dans leurs usines. Ils savent maintenant quels étaient les rapports de M. Dernburg et du comte Bernstorff avec la presse américaine. On possède le fac-simile de chèques payés par l'ambassadeur. Les lettres et rapports du comte Bernstorff, du Dr Dumba, et du capitaine Von Papen, l'attaché militaire allemand, qui ont été trouvés sur le journaliste Archibald (arrêté à bord du steamer *Rotterdam* le 30 août) mettent en lumière les méthodes de la diplomatie austro-allemande. L'ambassadeur d'Autriche n'éprouvait aucun scrupule à demander au baron Burian d'envoyer aux usines de Bethléem des ouvriers allemands dignes de confiance, pour commencer secrètement le travail parmi leurs camarades américains.

Nous avons peine avec notre mentalité française à nous rendre compte des procédés auxquels les agents de l'Allemagne n'hésitent pas à recourir. Ils sont la contre-partie des mensonges par lesquels l'agence Wolf réussit à tromper ses lecteurs.

**La situation économique.** — La mobilisation militaire que l'Allemagne avait préparée avec tant de soin avait pour contre-partie une

(1) Il faut, écrivait, il y a quelques jours, le comte de Reventlow, construire de la mer du Nord au Bosphore une digue de granit que rien ne puisse ébranler; nous pourrions ainsi nous étendre par le continent asiatique, jusqu'au golfe Persique.

mobilisation économique et financière plus remarquable encore. En prévision d'une guerre qu'elle considérait comme inévitable l'industrie nationale avait fait de grands préparatifs. J'avais pu me convaincre, au moment des affaires marocaines, que certains industriels, qui croyaient alors fermement que la guerre était proche, prenaient déjà leurs précautions. Pendant les premiers mois de l'année 1914, bien avant qu'il ne put être question de venger l'attentat de Sarajevo, la plupart des branches de l'industrie avaient accumulé des stocks de matières premières en même temps qu'elles avaient pris leurs dispositions pour que l'appel sous les drapeaux d'un grand nombre d'ouvriers ne fût pas une cause d'interruption complète du travail.

On ne pensait pas tout de même que la guerre durerait si longtemps. Maintenant les stocks sont épuisés, on a bien de la peine à les renouveler. Sans doute l'Allemagne possède des mines importantes. Elle exploite le mieux qu'elle peut notre bassin de Briey. La métallurgie qui travaille pour la guerre est très active et l'industrie chimique est très occupée. Mais les autres branches de la production nationale, celles surtout qui travaillaient pour l'exportation sont dans une situation difficile. Si l'industrie textile a eu fort à faire pour fabriquer le drap destiné à l'équipement des troupes, voici que le manque de laine et de coton se fait durement sentir. On aura beaucoup de peine à donner aux soldats assez de vêtements chauds pour la saison d'hiver.

Ce qui paralyse le plus la vie économique du pays c'est la question des débouchés. Les trois quarts du commerce extérieur de l'Allemagne (lequel avait dépassé, en 1913, 17 milliards de marks) se faisaient par mer. Le commerce maritime de l'Allemagne, encore que certains neutres, qui y trouvent leur profit, fassent preuve de beaucoup de complaisance, est singulièrement entravé. Et les grandes compagnies de navigation dont l'Allemagne était si fière subissent des pertes considérables (1).

Sans doute il ne peut être question d'affamer une contrée aussi vaste que l'Allemagne et l'Autriche réunies qui ont une superficie totale de 4.170.000 kilomètres carrés et qui renferment des régions très fertiles. Les Allemands reçoivent d'ailleurs de la Hollande et des pays Scandi-

(1) Il est intéressant de comparer les difficultés auxquelles se heurte l'Allemagne avec les facilités qu'a l'Angleterre de se procurer matières premières et objets d'alimentation, qui lui arrivent aisément des pays les plus lointains. V. l'article de W. J. Ashley, dans la Revue *Scientia*, août 1915, p. 88. En dépit des affirmations intéressées de la presse allemande qui prétend que le commerce intérieur de l'Allemagne est très satisfaisant et que la situation générale est excellente (V. par exemple l'article *Zur Wirtschaftslage* publié par la *Kreuzzeitung* du 26 septembre), il n'est pas douteux que l'Allemagne est très préoccupée. Paul Rohrbach, le principal rédacteur de la Revue *Das grössere Deutschland* a avoué le 25 août dans l'*Evening Mail* de New-York que le blocus anglais étranglait peu à peu les industries de son pays.

naves, de la Suisse, de la Roumanie, de l'Amérique, des denrées alimentaires de toute sorte. Mais le ravitaillement ne se fait pas sans difficulté. Le prix de la vie a renchéri dans d'énormes proportions (1). La récolte de 1913, par suite de l'insuffisance des soins donnés à la culture et de la sécheresse du printemps, est moins bonne que celle de 1914. Les pommes de terre se sont vendues jusqu'à 15 marks les 100 kilos. En dépit des mesures rigoureuses prises par le gouvernement, il y a pénurie de céréales et on manque de viande (2). L'alimentation des classes populaires est si défectueuse que la santé d'une foule de gens, comme le disait naguère le *Vorwärts*, menace d'être bientôt délabrée. On se plaint amèrement des bénéfices scandaleux que font certains spéculateurs et on demande un impôt spécial sur les profits que rapportent les « industries de la guerre » (3).

L'Allemagne avait aussi préparé avec soin sa mobilisation financière. Le gouvernement avait déjà obtenu au moyen de la contribution connue sous le nom de « Wehrbeitrag » des sommes considérables, il avait en outre fait voter une frappe supplémentaire de monnaie en même temps qu'il avait augmenté la monnaie fiduciaire. Trois emprunts successifs lui ont procuré un certain nombre de milliards. Mais il ne faut pas se laisser tromper par les déclarations des journaux. Ces emprunts n'ont réussi que grâce à une formidable pression. Ce sont les caisses d'épargne et les caisses de prêts qui sont les principaux souscripteurs, et comme le gouvernement accepte le papier que ces caisses de prêts ont mis dans la circulation, on peut dire en réalité que c'est l'Etat qui prête lui-même l'argent qu'on lui a prêté (4). Si le gouvernement a passablement réussi à régulariser la circulation monétaire, il a été du moins obligé d'en venir à un système qui consiste à prendre hypothèque sur l'enri-

(1) Le Dr von Tyszka, *Berliner Tageblatt*, 1<sup>er</sup> et 2 oct. 1913, nos 501 et 502) arrive à cette conclusion que le budget d'une famille bourgeoise s'est depuis un an élevé de 64 %. L'augmentation est dans certaines régions de plus de 100 %.

(2) La viande de bonne qualité s'est vendue dans certaines régions jusqu'à 7 marks (8 fr. 75) le kilog. On utilise pour faire de la charcuterie les débris les moins appétissants. Les huiles et les graisses ont atteint des prix exorbitants.

(3) Il faut, écrit la *Kölnische Zeitung*, que nous fassions tous les sacrifices nécessaires. Les non-combattants doivent donner plus qu'ils ne l'ont fait, pour que le peuple allemand aux abois atteigne le but qu'il poursuit. Il faut que nous usions la patience de nos adversaires.

(4) Les journaux allemands prétendent naturellement que le dernier emprunt a été un succès colossal (V. par exemple l'article de *Die Post* 26 septembre, n° 490. *Das wundervolle Anleiheergebnis*. Nous voyons, dit l'auteur, quelle force d'épargne a été constituée depuis quelques années par le peuple allemand qui, sollicité par trois emprunts, a mis 25 milliards et demi de marks à la disposition du gouvernement. — Oui ! mais sous quelle forme ? — Cf. l'article du professeur Ludwig Bendix, *Germany's financial mobilization*, dans le *Quarterly Journal of Economics*, août 1913, p. 724. Le nouvel emprunt se négocie en Hollande à 84, alors que les Allemands se vantent de l'avoir émis à 99. Cf. deux articles du *Berliner Tageblatt*, 4 et 6 octobre 1913, nos 507 et 509.

chissement futur de l'Allemagne. Ce système pourrait bien aboutir à une catastrophe. Les bons de caisses de prêts qui font concurrence aux billets de banque apparaissent déjà comme une monnaie de mauvais aloi, et qui perdra fatalement ce qu'elle peut avoir actuellement de valeur lorsque l'Allemagne sera obligée de payer aux Alliés les indemnités auxquelles elle doit s'attendre (1).

Les manœuvres auxquelles l'Allemagne recourt ne trompent plus les financiers des pays neutres, elles n'accroissent en aucune façon le crédit et la puissance monétaire du pays. Quant aux banques privées l'actif de la plupart d'entre elles se compose de titres d'entreprises industrielles qui ont beaucoup perdu de leur valeur, dont quelques-uns seraient même invendables (2).

La tournure prise par la guerre a aussi déterminé les Allemands à porter leur attention sur une autre question (dont nous ne nous préoccupons pas assez), sur la question de la politique commerciale qu'il conviendra de suivre après la cessation des hostilités. Ils se demandent comment ils devront essayer, quelle que soit l'issue du formidable duel qui est engagé, de reconquérir au point de vue économique une forte situation (3). On a préconisé dans ce but un rapprochement étroit entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, on voudrait créer au centre de l'Europe un *Zollverein* qui engloberait peu à peu les autres États européens. Cette union douanière permettrait aux Empires du centre d'échapper à l'encercllement économique dont les menacent ceux qui luttent aujourd'hui contre eux. On prétend qu'elle donnerait à l'industrie autrichienne l'esprit d'initiative qui lui fait encore défaut.

Ces projets grandioses se heurtent dès maintenant à de vives résistances. Ils ne paraissent nullement enthousiasmer les grands industriels autrichiens, encore moins les Hongrois, qui voudraient un territoire douanier autonome, et les Tchèques qui sont hostiles à toute entente avec l'Empire allemand. Comme l'a fait judicieusement observer M. A. Marvaud (4) commentant les statistiques publiées par la *Frankfurter*

(1) L'Allemagne a importé depuis un an pour 7 à 8 milliards de marchandises (en grande partie impayées). Elle n'a guère exporté pour plus de 3 milliards. (V. les observations de M. E. Théry. *Économiste européen*, 10 septembre, p. 164). Il pourrait se faire, comme on l'a dit spirituellement, que la victoire appartienne à celui des belligérants qui saura payer un quart d'heure de plus que l'autre.

(2) Cf. Weber, *Krieg und Banken*. Berlin, 1915.

(3) Ils craignent notamment que le réapprovisionnement en matières premières ne soit une cause de perturbation dans la vie économique du pays.

(4) *Bulletin de la Fédération des Industriels et Commerçants*, août-septembre 1915, p. 108. Cf. la note de la *Réforme économique* du 27 août, analysant l'étude du professeur Jasrow. Notons, d'autre part, que des sociétés se sont formées à Berlin, Cologne et Leipzig pour favoriser un rapprochement économique avec la Russie. Les Allemands qui fabriquent en ce moment tout ce qu'ils peuvent avec la pensée de vendre un grand nombre d'articles, fût-ce à vil prix, pour

*Zeitung*, la question d'une entente économique avec la « fidèle alliée » présente pour l'Allemagne un intérêt d'ordre politique plutôt qu'économique. Une union douanière avec un État surtout agricole comme l'Autriche-Hongrie pourrait à un moment donné être une entrave pour la politique mondiale dont l'Allemagne se préoccupe tant. Ce serait d'ailleurs une grosse affaire de modifier, comme il le faudrait, le système fiscal de l'Autriche, qui est déjà au point de vue financier dans une déplorable situation. Au Congrès du *Mittleuropäischer Wirtschaftsverein* qui s'est tenu à Berlin les 23 et 24 juillet, il n'a pas été question d'union douanière, mais seulement de rapprochement économique. Des discussions qui se sont produites on peut tirer, avec M. Marvaud, cette conclusion que l'Allemagne craint fort aujourd'hui de perdre d'une façon définitive des marchés dont elle espérait naguère encore n'être écartée par le blocus que d'une façon provisoire. Il faut que de notre côté nous préparions des ententes avec nos alliés qui nous permettront de confiner l'exportation germanique dans d'étroites limites ; ce sera l'une des meilleures punitions que nous pourrions infliger à nos ennemis.

**Le problème de la paix.** — La question de la paix est aujourd'hui en Allemagne l'objet de discussions passionnées. Nous assistons à un curieux spectacle. C'est celui des belligérants qui se prétend victorieux qui souhaite le plus ardemment la paix, c'est celui qui est soi-disant vaincu qui ne la veut pas.

Nous sommes d'ailleurs édités sur la paix que désirent nos ennemis. Ils veulent la « paix allemande », la paix qui leur permettrait d'établir définitivement leur hégémonie dans le monde. Le mémoire secret adressé à M. de Bethmann-Hollweg par les comités des principales associations économiques nous apprend que l'Allemagne désire marcher à la tête de l'Europe et n'entend plus tolérer de contre-poids. Elle se veut si grande et si forte que les autres États ne puissent se soustraire à ses volontés. Elle veut être inattaquable, elle veut être la seule grande puissance (1).

renouer des relations commerciales et acheter les matières premières qui feront défaut, sont convaincus qu'ils conserveront parmi les Russes une excellente clientèle. Les Américains reçoivent aussi la visite des représentants des grandes usines métallurgiques qui prennent des commandes et promettent de vendre à des prix qui pourront, disent-ils, defier toute concurrence V. Sur l'invasion économique allemande en Russie la *Réforme économique* du 10 septembre 1915.

(1) L'un des principaux passages de ce mémoire déclare que ce ne sont plus les fleuves ou les montagnes qui doivent constituer les frontières des États. Il faut s'occuper avant tout des « facteurs économiques » tels que le fer, le charbon, les voies fluviales conduisant à la mer. Les considérations historiques ou ethnographiques n'ont qu'une importance secondaire. L'Allemagne doit donc se procurer par l'annexion, les territoires où se trouvent les matières premières qui lui font défaut, et les débouchés dont elle prétend avoir besoin. Le comité directeur du « parti conservateur » vient aussi de déclarer, après avoir proclamé la nécessité

Il faut que la race germanique, race supérieure, investie d'une mission, montre aux autres peuples ce qu'est la civilisation. C'est la *Kultur* allemande, dit le professeur Gierke, qui est la meilleure, la plus robuste, la plus substantielle. C'est à nous, dit W. Ostwald, qu'il appartient de faire sortir le monde de l'état anarchique où il se trouve encore; les autres nations viendront chercher en Allemagne une santé nouvelle. Elles accepteront d'autant plus aisément notre victoire, ajoute Brentano, que nous leur montrerons que nous avons conscience de nos devoirs de chefs. Il faut qu'elles comprennent que, sous notre direction, le progrès de la civilisation est en bonnes mains (1)!

Dans ces discussions sur la paix future, la question coloniale tient une assez large place. Il faut absolument, disent les Allemands, que notre domaine colonial soit maintenu et agrandi : c'est une des conditions du développement de notre expansion au dehors. Il nous faut, dit le Dr Solf, ministre allemand des Colonies, un empire colonial plus cohérent et plus facile à défendre qui sera le complément de notre économie nationale!

Ainsi la Belgique, une partie du Nord et de l'Est de la France, la Pologne, les provinces baltiques cela ne suffirait pas à rassasier l'ogre germanique. Il lui faut encore un vaste domaine colonial. Ainsi que l'a fait justement observer M. Camille Fidel, les appétits de l'Allemagne à ce point de vue portent l'empreinte du dangereux état d'esprit qui a déterminé la guerre (2). On sait ce qu'auraient voulu les Allemands : réunir à leurs colonies l'Afrique équatoriale française, le Congo belge et l'Angola portugais. Ils n'ont pas encore renoncé à ce rêve; nous avons peine à nous faire une idée de la ténacité de leurs ambitions (3).

En dépit des affirmations audacieuses par lesquelles l'Allemagne essaye de faire croire qu'elle sera finalement victorieuse, nous pouvons, lorsque nous considérons la situation militaire, économique et financière de nos ennemis, envisager l'avenir avec une grande confiance. Les Alle-

d'abattre l'Angleterre *par tous les moyens*, qu'il fallait réclamer toutes les annexions nécessaires pour assurer les bases de l'avenir allemand.

(1) *L'Echo de Paris* (n° 11221) a publié une lettre d'un professeur de Bonn où il est dit : « Nous vous battons de telle sorte que vous ne puissiez vous relever pour nous troubler dans notre mission universelle. » L'Allemagne est le médecin qui guérira le genre humain. La victoire du peuple allemand, écrivait la *Frankfurter Zeitung*, le 3 avril, est une nécessité métaphysique. La providence nous a prédestinés pour de grandes tâches. Cf. la brochure : *Was uns der Weltkrieg bringen muss*. Berlin, 1915.

(2) *Dépêche coloniale*, 28 septembre 1915.

(3) Nous sommes édités sur la sincérité de ceux qui prétendent que l'Allemagne était pacifique, et veulent faire croire qu'elle « se défend ». « La guerre, écrivait naguère Richard Fugmann, nous était encore une fois nécessaire pour montrer ce qu'était notre préparation. Elle nous aidera à obtenir une plus grande Allemagne. Elle sera pour la noble race allemande, appelée à modeler le monde, un indescriptible bienfait. »

mands avaient sur nous une avance formidable. Ils sont maintenant en présence d'adversaires chaque jour plus fortement organisés. Leurs attaques contre nos lignes de tranchées, protégées par des défenses perfectionnées, garnies d'une artillerie considérablement accrue, complètement approvisionnée, et dont le tir est admirablement réglé, sont désormais impuissantes.

Au lieu de la petite armée britannique du début qu'ils avaient traitée avec tant de mépris, ils ont devant eux un million d'Anglais disposés à leur faire sentir le poids des armes qu'ils viennent de forger (1).

Les succès que nous avons obtenus de concert avec nos Alliés en Artois et en Champagne marquent le début d'une période nouvelle. Ils sont le prélude de l'effort suprême qui amènera la défaite de nos envahisseurs. Une seconde campagne d'hiver sera nécessaire pour que l'Allemagne soit complètement terrassée. Mais nos héroïques soldats sont prêts. Ils se sont merveilleusement adaptés aux nécessités d'une guerre qui n'était pas du tout celle qu'ils avaient prévue. Ils n'ont rien perdu de leur bonne humeur, de leur entrain, de leur énergie.

La longue durée des hostilités nous fait mieux comprendre à tous la gravité du conflit que l'Allemagne a déchaîné, la nécessité de lutter aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour assurer le triomphe d'une cause que nous sommes fiers de défendre, car c'est la cause de la civilisation et du droit. Elle nous fait mieux sentir qu'il ne peut être question de « traiter » avec un pays qui n'a ni le respect de ses engagements, ni le souci de l'humanité. Elle nous montre enfin que les qualités de l'âme sont aussi utiles pour remporter la victoire que les mitrailleuses et les canons. Si cruelle que soit l'épreuve qui nous est imposée, nous sentons que la pire des solutions serait une paix prématurée qui ouvrirait la porte à de nouveaux conflits et permettrait à un adversaire sur l'hypocrisie duquel nous sommes fixés de nous contraindre, dans quelques années peut-être, à renouveler le douloureux effort que nous faisons en ce moment. Il faut que de cette guerre formidable sorte une Europe nouvelle où les nationalités opprimées pourront respirer librement et où l'équilibre politique aura des bases assez solides pour qu'aucune puissance ne puisse prétendre à l'hégémonie.

(1) Nous oublions trop facilement que l'Angleterre est et tient à rester une nation libre. Les gouvernants ne peuvent agir sur elle par des procédés rapides et autoritaires, comme le font les gouvernements de l'Europe continentale. Les décisions qu'elle a prises sont d'autant plus dignes d'admiration qu'elles ont été librement consenties. N'oublions pas non plus que l'industrie anglaise n'était pas orientée vers la production militaire. Il a fallu beaucoup de temps pour que tout fût prêt.

